

CHAPITRE III

LOGIQUE DES RÉCEPTS

Nous avons vu que la grande *terra media*, située entre les idées particulières et les idées générales, a été étrangement négligée par les psychologues, et nous sommes préparés à penser qu'une exploration soigneuse de ce domaine est de la plus haute importance pour le but de nos recherches. Je consacrerai, en conséquence, ce chapitre à une étude complète de ce que j'ai appelé *Idées génériques* ou *récepts*.

Il a déjà été remarqué que pour former une de ces idées génériques, l'esprit n'a pas besoin de combiner *intentionnellement* les idées particulières qui serviront à la combiner. Un récept diffère d'un concept en ce qu'il est *reçu*, non *conçu*. Les percepts dont un récept est composé sont d'un caractère comparativement si *simple*, sont si fréquemment *répétés* dans l'observation, et présentent entre eux des ressemblances ou des analogies si *évidentes*, que leurs images mentales se confondent pour ainsi dire, spontanément, ou en rapport avec les lois primitives d'une association purement sensitive, sans recourir à un acte conscient de comparaison. C'est là une vérité qui a été notée par plusieurs écrivains avant moi. Par exemple, j'ai déjà, à ce sujet, cité un passage de M. Taine, et s'il était nécessaire, je pourrais en citer un autre dans lequel il compare avec justesse ce que j'ai appelé récepts, au minerai non travaillé hors duquel le métal d'un concept est ensuite extrait. Mais le passage suivant que j'emprunte à M. Sully convient mieux encore : « Les concepts plus *concrets*, ou images *génériques*, se forment principalement par un processus *passif d'assimilation*. La ressemblance entre les chiens, par exemple, est si grande et si frappante que, lorsqu'un enfant déjà familier avec un de ces animaux en voit un second, il le reconnaît comme identique au premier à certains points de vue

évidents. La représentation du premier se combine avec la représentation du second, et met en relief nettement les traits du chien ordinaire, plus particulièrement la forme canine. De cette façon, les images des différents chiens en viennent à se superposer, pour ainsi dire, donnant naissance à l'image typique du chien. Il y a donc ici fort peu de direction *active* de l'esprit d'une chose à l'autre pour découvrir où git la ressemblance : *la ressemblance s'imprime elle-même dans l'esprit*. Quand cependant la ressemblance est moins frappante, comme dans le cas de concepts plus abstraits, *une opération distincte de comparaison active est nécessaire* (1). »

Pareillement M. Pérez remarque que « la nécessité où sont les enfants de voir d'une manière isolée, et par petites parties, pour bien voir, leur fait continuellement pratiquer cette sorte d'abstraction par laquelle nous séparons les qualités des objets. De ces objets que l'enfant a déjà distingués individuellement, il sortira pour lui, à différents moments, des impressions particulièrement vives... Les sensations de cette sorte dominantes, par leur énergie ou leur fréquence, tendent à effacer l'idée des objets d'où elles procèdent, pour *se séparer et s'abstraire elles-mêmes*... La flamme d'une bougie n'est pas toujours également brillante ou vacillante, les impressions du toucher, du goût, de l'odorat et de l'audition ne frappent pas toujours le sensorium de l'enfant avec la même intensité, ni pendant la même durée de temps. C'est pourquoi les souvenirs des formes individuelles, quoique fortement gravés dans leur intelligence, perdent par degrés leur précision première, de telle sorte que l'idée d'un arbre, par exemple, fournie par des souvenirs directs et parfaitement distincts, revient à l'esprit sous une forme vague, indistincte, qui pourrait être prise pour une idée générale (2). »

Voici encore ce que dit John Stuart Mill. « Un des plus fertiles penseurs des temps modernes, Auguste Comte, a pensé qu'à côté de la logique des signes, il y a une logique des images et une logique des sensations. Dans nombre des processus de pensée familiers, et spécialement chez les esprits peu cultivés, une

(1) *Outlines of Psychology*, p. 342. Les italiques sont de moi. On remarquera que M. Sully emploie ici le terme *générique* dans un sens même que je propose.

(2) *Les Trois premières années de l'Enfance*.

image visuelle tient lieu d'un mot. Nos sensations visuelles, peut-être seulement parce qu'elles sont presque toujours présentes avec les impressions de nos autres sens, ont la facilité de s'associer avec elles. Par suite, l'apparence visuelle caractéristique d'un objet rassemble aisément autour de lui, par association, les idées de toutes les autres particularités qui ont, dans maintes expériences, coexisté avec cette apparence; et excitant celles-ci avec une force qui surpasse certainement de beaucoup celle des associations purement accidentelles qu'elle peut aussi déterminer, elle concentre l'attention sur elles. Ici une image sert de signe; c'est la logique des images. La même fonction peut être remplie par une sensation. Toute sensation forte qui intéresse beaucoup, reliée à un attribut du groupe, classifie spontanément tous les objets selon qu'ils possèdent ou ne possèdent pas cet attribut. Nous pouvons être passablement assurés que les substances capables de satisfaire la faim forment une classe parfaitement distincte dans l'esprit des animaux les plus intelligents, tout autant que s'ils étaient capables d'utiliser ou de comprendre le mot *nourriture*. Nous voyons ici très clairement cette importante vérité qu'il est difficile d'affirmer quelque chose en psychologie en dehors des lois de l'association (1). »

Mansel énonce d'une façon concise la vérité que je m'efforce d'exposer, de la façon que voici : « L'esprit reconnaît l'impression qu'un arbre produit sur la rétine de l'œil : c'est de la conscience représentative. Il la dépeint alors. De beaucoup de peintures de ce genre, il forme une notion générale, et à cette notion, à la fin, il applique un nom (2). »

Dans un langage presque identique, la même distinction est notée par Noire : « Tous les arbres que j'ai vus jusqu'ici peuvent laisser dans mon imagination une image mixte, une sorte de

(1) *Examination of Hamilton's Philosophy*, p. 403.

(2) Max Muller combat cette manière de voir, à cause de son conceptualisme voilé, parce qu'elle représente la « notion » comme chronologiquement antérieure au « nom » (*Science of Thought*, p. 268). Cette critique n'a rien à faire avec la question considérée. Les « nombreuses images » que l'esprit forme ainsi, et fusionne en ce que Locke nomme une « idée composée » méritent-elles, quand elles sont ainsi fusionnées, d'être appelées une « notion générale » ou un « concept »? C'est une question de terminologie que je laisse de côté, en assignant à ces idées composées le nom de récepts, et en réservant le terme *notion*, ou *concepts*, pour les idées composées, après qu'elles ont été nommées.

représentation idéale des arbres. Tout à fait différent de ceci est le concept qui n'est jamais une image (1). »

Pour ne pas surcharger mon argumentation de citations, je n'en ajouterai qu'une de plus, qui, avec plus de clarté encore, si c'est possible, exprimera exactement ce que j'ai l'intention de désigner par le mot *récept*. Le professeur Huxley écrit : « Un anatomiste qui s'occupe attentivement de l'examen de plusieurs échantillons de quelque nouvelle espèce d'animal, acquiert avec le temps une conception si nette de sa forme, de sa structure, que l'idée peut prendre une forme visible, et devenir une sorte de rêve éveillé (2). »

Bien que l'usage du mot *conception* soit ici malheureux dans un sens, je le regarde comme heureux à un autre point de vue ; il prouve combien se faisait sentir le besoin du nouveau mot que j'ai inventé.

Les citations précédentes peuvent donc être considérées comme suffisantes pour montrer que la distinction que j'ai tirée n'a pas été inventée simplement pour convenir à mes propres desseins. Tout ce que je me suis efforcé de faire est d'apporter une plus grande clarté dans cette division, en assignant à chacune de ses parties un nom séparé. Et en faisant ceci, je n'ai pas supposé que les deux ordres de généralisation compris sous les noms de Récept et de Concept sont de même nature. Jusqu'ici j'ai laissé ouverte la question de savoir si un esprit qui atteint seulement les récepts diffère en degré ou en espèce de l'Intellect qui est capable d'aller jusqu'à la formation des concepts. Si j'avais dit avec Sully : « Quand la ressemblance est frappante comme dans le cas des concepts les plus abstraits, il existe une

(1) *Logos*, p. 475, cité par Max Müller qui ajoute : « Les partisans de Hume pourraient peut-être regarder les images affaiblies de notre souvenir comme des idées abstraites. Notre mémoire, ou ce qui est souvent également important, notre oubli, leur paraît capable de faire ce que l'abstraction, comme Berkeley le montre, ne peut jamais faire, et sous son silencieux pouvoir beaucoup d'idées ou de groupes d'idées peuvent sembler se fondre jusqu'à ce qu'il ne reste rien qu'une simple ombre. Ces ombres, cependant, si vagues qu'elles puissent devenir, demeurent des percepts, ce ne sont pas des concepts. » (*Science of Thought*, p. 453.) J'ajoute qu'il est évident aussi que ces ombres ne sont pas des percepts ; elles sont le résultat de la fusion de percepts. Aucun d'eux ne correspond à leur somme générique. Considérant qu'elles ne sont ni percepts, ni concepts, tout en étant d'importants éléments de l'Idéation, je forge pour elles le nom distinctif de *récepts*.

(2) *Life of Hume*, p. 96.

opération distincte de comparaison active, » j'aurais supposé qu'il y a seulement une différence de degré entre un récept et un concept; et en désignant l'un et l'autre par le même terme, et admettant en conséquence qu'ils diffèrent seulement par leur niveau d'abstraction, j'aurais supposé que ce qu'il appelle le « processus passif de l'assimilation » par lequel un enfant ou un animal reconnaît un homme individuel comme appartenant à une classe, est réellement la même sorte de processus psychologique que celui qui se manifeste « dans le cas des concepts plus abstraits » où l'homme individuel est désigné par un nom propre, alors que la classe à laquelle il appartient est désignée par un nom commun.

Pareillement, si j'avais dit, avec Thomas Brown, que dans le processus de généralisation, il y a « en premier lieu, la perception de deux objets ou davantage [percepts]; en second lieu le sentiment de leur ressemblance [récept], et finalement l'expression de ce sentiment de relation par un nom, employé par la suite comme nom général [concept] », si j'avais parlé ainsi, j'aurais virtuellement postulé la question relative à la continuité universelle de l'Idéation, à la fois chez la brute et chez l'homme.

Naturellement c'est la conclusion vers laquelle je tends, mais j'entends marcher pas à pas dans la preuve, sans nulle part préjuger de ma cause. Ces passages donc, je les ai cités simplement parce qu'ils reconnaissent plus clairement que d'autres ce que je crois être la véritable classification psychologique des idées, et quoique, à l'exception du passage tiré de Mill, aucun de ceux-ci ne montre que son écrivain ait eu présente à l'esprit la question de l'Intelligence animale — ou se soit rendu compte de l'immense importance de ses énoncés dans leurs rapports avec la question que nous considérons — ceci ne fait que donner plus de valeur à leur témoignage indépendant pour la justification de ma classification (1).

(1) Steinthal et Lazarus, toutefois, en traitant du problème touchant l'origine de la parole, présentent d'une manière voilée cette doctrine de l'Idéation réceptuelle, en ce qui concerne spécialement les animaux. Par exemple, Lazarus dit : Il n'est dans la perception ordinaire point d'objet si simple, ou d'une qualité si élémentaire, qu'il nous soit possible de le percevoir au moyen d'une sensation *unique*; la *perception d'un objet* est le résultat du groupement de ces propriétés, c'est-à-dire de l'*union* de nombreuses sensations; ce n'est qu'après avoir vu sa couleur blanche, senti sa

Par conséquent la question que nous avons à considérer consiste à rechercher s'il y a une différence de nature ou seulement de degré entre un récept et un concept. C'est là réellement la question qui sera traitée dans ce volume tout entier, et comme pour la traiter d'une façon tant soit peu complète il sera besoin de laborieuses recherches dans plusieurs directions, je tâcherai de tenir isolés les points variés en achevant l'étude de chacun, avant de passer au suivant.

En premier lieu, je montrerai, au moyen d'exemples, les niveaux plus hauts de l'Idéation qui sont atteints dans le domaine des récept, et pour arriver à ceci, je m'appuierai sur

dureté, et goûté sa saveur sucrée, que nous reconnaissons un morceau de sucre. » (*Das Leben der Seele 1857*, 8, II, 66.) Ce passage-ci, et d'autres dans le même travail, se rattachent à l'enseignement de Steinthal : par exemple : « La perception d'un objet est le complexus des diverses connaissances sensitives que nous en avons... la perception est une synthèse, mais elle est directe, et fournie par l'unité de l'esprit. » Et, suivant ces deux écrivains, Müller dit : « Le groupement et cette fusion des diverses perceptions, conformes à ces propriétés réunies dans les objets, se nomme perception. » (*Grundriss der Sprachwissenschaft*, I, 26.)

D'un autre côté, leur frère en philologie, Geiger, a de fortes objections à cet emploi du terme *Anschauung* qui, dit-il, « comprend en partie quelque chose qui ne se distingue en rien de la perception sensitive, en partie quelque chose de vague (*dunkles Etwas*) qui, sans qu'on en puisse reconnaître les conditions et les causes, doit assurer l'unité des perceptions avec les complexus grands et petits... De la sorte je ne suppose pas que cette « synthèse » existe chez les animaux comme chez l'homme; je crois au contraire qu'elle ne s'opère que grâce au langage. » (*Ursprung der Sprache*, 177-278.)

J'ai cité ces passages variés parce qu'ils servent à rendre, sous une forme bien instructive, les différentes opinions qui peuvent être adoptées sur un sujet comparativement simple, par suite de l'absence de termes bien définis. Sans aucun doute, l'emploi du mot *Anschauung* par les écrivains ci-dessus est malheureux, mais par cela même, il m'apparaît clairement indiquer une idée naissante de ce que j'entends par Récept. Aucun des trois ne fait ressortir cette idée dans sa plénitude, parce qu'ils limitent les pouvoirs de la *Synthèse* non-conceptuelle à un groupement de perceptions simples fournies par différents organes des sens, au lieu de s'étendre à une synthèse de synthèses de perceptions, qu'elles soient fournies par le même sens, ou par des sens différents. Mais ces trois philologues sont tous dans la bonne voie psychologique, et leur critique Geiger a tort de dire qu'il ne peut exister aucune synthèse d'idées (non-conceptuelles) sans l'aide de la parole. En fait, le *dunkles Etwas* qu'il déplore de voir ses prédécesseurs introduire dans l'Idéation des animaux, est un *Etwas* qui, quand il est mis en pleine lumière, présente la plus haute importance. En effet, comme nous verrons plus loin, ce n'est rien moins que la condition psychologique nécessaire au développement ultérieur de la parole et de la pensée. Le terme *aperception*, tel qu'il est employé par quelques psychologues allemands, renferme aussi ce que j'appelle Idéation réceptuelle, mais il comprend aussi l'Idéation conceptuelle : il n'y aurait rien à gagner à l'adopter. En fait, F. Müller limite expressément sa signification à l'Idéation conceptuelle, car il dit : « Tous les processus psychiques jusqu'à la perception inclusivement, peuvent s'opérer sans le langage, à se comprendre parfaitement; par contre la perception ne peut se concevoir qu'avec le concours de la parole. » (*Loc. cit.*, I, 29.)

le témoignage des animaux seuls, sachant que là on ne peut aucunement soupçonner — comme on le pourrait dans le cas des enfants — que la logique des récepts est aidée par le développement naissant des concepts. Mais avant de procéder à l'examen de ce témoignage, il me semble préférable de dire quelques mots sur ce que je veux entendre par le terme qui vient d'être employé, *logique des récepts*.

Comme il a été dit dans mon précédent ouvrage, tous les processus mentaux de nature adaptive sont, en dernier ressort, des processus de classification ; ils consistent à discerner les ressemblances et les différences. Un acte de simple perception est un acte qui consiste à remarquer les ressemblances et les différences entre les objets de cette perception, et pareillement, un acte de conception est l'acte de prendre ensemble — ou d'intentionnellement mettre ensemble — des idées qui sont reconnues être analogues. Par suite, l'abstraction opère l'abstraction des qualités analogues ; la raison est la ratiocination, ou la comparaison des raisons, et ainsi les opérations les plus élevées de la pensée, comme les actes les plus simples de la perception, travaillent au groupement ou à la coordination des ressemblances préalablement distinguées des différences (1).

Par conséquent, le terrain intermédiaire de l'idéation, ou le territoire occupé par les récepts, correspond au même processus à un niveau plus élevé que celui des percepts, mais inférieur à celui des concepts. Bref, le but ou usage et, en conséquence, la méthode ou *logique* de toute idéation, est la même.

Il est vrai qu'on a l'habitude de limiter ce dernier terme au niveau la plus élevé de l'idéation, à celui qui correspond aux concepts. Mais comme Comte l'a montré, il n'y a aucune raison pour laquelle, en vue d'une étude spéciale, ce terme ne serait pas étendu de façon à embrasser toutes les opérations de l'esprit, tant que celles-ci sont des opérations d'un ordre régulier. Car tant qu'elles sont régulières ou adaptives — et non purement sensibles ou indifférentes — de telles opérations consistent toutes,

(1) Comme il a été dit dans une précédente note, cette vérité est bien démontrée par M. Binet, *loc. cit.*

comme nous venons de le voir, en un processus de groupement idéal, ou de *réunion* (1).

En conséquence, je ne vois pas qu'il y ait impropriété à mettre en usage le mot Logique, dans le but spécial d'appuyer sur l'identité fondamentale de toute idéation, du moins en ce qui concerne sa méthode. J'ai cependant des objections aux termes *logique des sentiments*, et *logique des signes*, car, d'un côté, les sentiments se rapportent, en principe, au côté sensible et émotionnel de la vie mentale, et se distinguent de ce côté purement intellectuel ou idéal ; et, d'autre part, les *signes* sont des *expressions* des idées, et non les idées elles-mêmes. Par suite, quelle que soit la méthode ou la signification qu'elles puissent présenter, celle-ci n'est que le reflet de l'ordre ou du groupement des idées exprimées. La Logique n'est donc ni dans les sentiments, ni dans les signes, mais dans les idées, et c'est pourquoi j'ai substitué aux termes qui précèdent ceux que je considère comme étant des désignations plus exactes, les expressions *logique des récepts* et *logique des concepts* (2).

Dans le présent chapitre, nous avons seulement à considérer la logique des récepts, et pour bien faire, nous pouvons en premier lieu remarquer brièvement que même dans la région des percepts, nous rencontrons un processus de groupement spontané du semblable qui, à son tour, nous conduit en série descendante au groupement purement inconscient ou mécanique des stimulus dans les centres nerveux inférieurs. De la sorte, comme cela a été montré dans mon précédent ouvrage, au point de vue objectif, la méthode a partout été la même : dans le cas de l'action réflexe, de la sensation, de la perception, de la réception, de la conception ou réflexion, du côté du système nerveux la

(1) Le mot logique est dérivé de *λόγος* qui, à son tour, dérive de *λέγω*, arranger, mettre en ordre, ramasser, lier ensemble.

(2) Les termes *logique des sentiments* et *logique des signes* ont été introduits et employés d'une façon étendue par Comte. Par la suite, ils ont été adoptés, et encore plus employés par Lewes qui, cependant, semble avoir pensé qu'il les employait dans un sens quelque peu différent. Il me paraît qu'en ceci Lewes a fait une erreur. En dehors du fait que Comte est ici comme ailleurs imbu de théologie, je pense que les idées qu'il avait l'intention d'exposer en ces termes sont les mêmes que celles qui sont soutenues par Lewes, bien que son incohérence justifie la remarque de Lewes qui dit : « Ne pouvant comprendre ceci, je ne puis le critiquer. » (*Problems of Life and Mind*, III, p. 239.) Les termes dont il est question sont sanctionnés par Mill, comme le démontre la citation, plus haut, p. 41-42.

méthode d'évolution a été uniforme : « elle a partout consisté en un développement progressif du pouvoir de distinguer entre les stimulus, joint au pouvoir complémentaire d'une réponse adaptive (1). »

Mais bien que ce soit ici une vérité des plus importantes à reconnaître (comme elle paraît avoir été implicitement reconnue — ou plutôt, accidentellement impliquée — par le fait de l'emploi d'une variante d'un même terme pour désigner les termes inférieurs et les termes les plus élevés de la série des facultés ci-dessus mentionnées), il est commode, pour les besoins de l'étude psychologique, distinguée de la recherche physiologique, de laisser à l'écart le côté objectif de ce processus continu, et, en conséquence, de reprendre notre analyse au point où elle est accompagnée de sa contre-partie subjective, c'est-à-dire à la Perception.

Il a déjà été tant écrit sur ce qu'on appelle les « jugements inconscients » ou « jugements intuitifs », attachés à tous nos actes de perception, qu'il me semble inutile de s'arrêter longuement sur ce sujet. L'exemple familier consistant à contempler un bol poli, et à l'apercevoir alternativement comme un bol, et comme une sphère, suffit pour montrer que nous avons réellement là une logique des sentiments, sans aucun acte d'idéation ; mais simplement en vertu d'un groupement automatique de percepts antérieurs, l'esprit induit spontanément, ou juge inconsciemment, qu'un objet qui *doit* être ou un bol ou une sphère est tantôt l'un et tantôt l'autre (2).

De ceci nous concluons que toutes nos perceptions visuelles sont ainsi de la nature des inductions automatiques basées sur des corrélations antérieures entre elles et les perceptions du toucher, et de ceci encore nous concluons que les perceptions

(1) *Evolution mentale chez les Animaux.*

(2) Une attention particulière doit toutefois être attirée sur le fait que le terme *jugement inconscient* n'est pas métaphorique, mais sert à exprimer techniquement ce qui paraît être la psychologie précise du processus. Car l'élément distinctif d'un jugement, au sens technique, est l'implication d'un élément de *croissance*. Comme Mill le remarque : « Quand une pierre est à terre devant moi, je suis conscient de certaines sensations que je reçois d'elle, mais si je dis que ces sensations viennent à moi d'un objet extérieur que je perçois, ceci signifie que, recevant les sensations, je crois intuitivement qu'une cause extérieure de ces sensations existe. » (*Logic*, I, p. 58.) Dans les cas du genre de ceux qui sont cités dans le texte, où le *jugement inconscient* est erroné, — c'est-à-dire où la perception est illusoire, — celui-ci peut naturellement être corrigé par le jugement d'un ordre plus élevé, et c'est ainsi que

de toute sorte reposent sur des groupements préalables, soit entre celles qui sont fournies par le même sens, soit entre celles qui sont fournies par des sens différents.

S'il est bien connu que tel soit le cas pour les percepts, évidemment il devra en être de même pour les réceptes.

Si nous trouvons par expérience que toutes nos perceptions reposent sur la coordination sub-consciente et entièrement automatique, nous devons être beaucoup plus préparés à trouver que les plus simples de nos idées reposent sur des coordinations spontanées presque également automatiques. Aussi suffit-il d'une courte analyse de notre processus mental ordinaire, pour prouver que toutes nos idées les plus simples sont des arrangements de groupes, qui ont été formés, comme je l'ai dit, spontanément, c'est-à-dire sans ce processus intentionnel de comparaison, de triage et de combinaison, nécessaire dans les domaines plus élevés de l'activité idéationnelle. L'acte de comparer, de trier, de combiner est fait ici, pour ainsi dire, *pour* l'agent conscient, non *par* lui ; les réceptes sont *reçus*, ce sont seulement les concepts qui demandent à être *conçus*.

Car un récepte est cette sorte d'idée dont les parties constituantes — qu'elles ne soient que les souvenirs des percepts, ou qu'elles soient plus ou moins perfectionnées comme réceptes — s'unissent spontanément aussitôt qu'elles sont en présence. Il importe peu de savoir si la promptitude à s'amalgamer est due à une évidente similitude, ou à une fréquente répétition. Le point essentiel est qu'il y a une *affinité* si forte entre les constituants élémentaires, que le groupe se forme comme une conséquence de leur simple juxtaposition dans la conscience. Si je traverse une rue et entends derrière moi un cri soudain, je n'ai pas besoin d'attendre, pour me dire à moi-même qu'il y a pro-

nous nous refusons à croire que le bol est une sphère. Néanmoins, autant que cela dépend du témoignage de nos sens, l'esprit juge d'une façon erronée en percevant le bol comme étant une sphère. Dans son ouvrage sur les *Illusions*, M. Sully a montré que les illusions de perception naissent par « l'application mentale d'une règle, valide pour la majorité des cas, à un cas exceptionnel. » En d'autres termes, un jugement erroné est porté par les facultés non-conceptuelles de la perception, ce jugement reposant sur les analogies fournies par l'expérience passée. Naturellement, un tel acte d'induction purement perceptuelle n'est pas un jugement au sens strict, mais il est nettement *voisin* du jugement, et c'est pour la commodité qu'on a établi la coutume de le désigner comme *inconscient*, *intuitif*, ou *jugement perceptuel*.

bablement une voiture qui me vient dessus. Un cri de cette sorte, et dans les circonstances dont il s'agit, est si intimement associé dans mon esprit avec le but de celui-ci, que l'idée qu'il fait naître n'a pas besoin de s'élever au-dessus du niveau d'un récept, et le mouvement adaptif que cette idée me pousse à faire immédiatement est exécuté sans aucune réflexion intelligente. Cependant, d'un autre côté, ce n'est ni une action réflexe, ni une action instinctive, c'est ce qu'on peut appeler une action réceptuelle, une action dépendant des récepts.

C'est ici, naturellement, un exemple extrêmement simple, et je l'ai cité pour faire remarquer que les actes dépendant des récepts, quoique souvent très voisins des autres reflexes, n'en sont pas toujours nécessairement aussi rapprochés. Au contraire, comme nous le verrons dans la suite, les actes dépendant des récepts sont souvent si « intelligents » que, dans notre propre cas, il est impossible de tirer une ligne entre eux et ceux qui dépendent des concepts. Ceci revient à dire que, dans notre propre cas, il y a un large domaine où l'introspection est impuissante à déterminer si l'action adaptive est due aux récepts ou aux concepts, et ce n'est que chez les animaux que nous pouvons nous assurer des limites de l'adaptation intelligente possible par l'opération des récepts seuls. En conséquence, nous avons maintenant à nous demander jusqu'où ce processus de comparaison, de triage et de combinaison spontanés, peut aller sans la coopération intentionnelle de l'agent conscient. A quel niveau d'idéation les récepts peuvent-ils atteindre sans l'aide des concepts ? Nous avons vu dans le chapitre précédent que les animaux possèdent des idées réceptuelles ou génériques, telles que « ce qui est bon à manger », « ce qui est mauvais, » etc., et nous savons que, dans notre cas, nous évitons instinctivement de placer nos mains dans la flamme, sans avoir besoin de formuler aucune proposition sur les propriétés de la flamme. Jusqu'où cette sorte d'idéation innommée, ou non conceptuelle, peut-elle s'étendre ? ou, en d'autres termes, jusqu'où peut voyager l'esprit sans le véhicule du langage ? Pour les raisons données plus haut, je répondrai à cette question en attachant exclusivement mon attention à la psychologie des animaux.

Pour commencer, quelques exemples qui ont été déjà choisis

dans le même but par M. Darwin. « Houzeau raconte que, pendant qu'il traversait une large et aride plaine dans le Texas, ses deux chiens souffraient beaucoup de la soif, et que, trente ou quarante fois environ, ils s'élançaient dans des creux pour rechercher de l'eau. Ces creux n'étaient pas des vallées, et il n'y avait pas d'arbres, ni aucune autre différence dans la végétation ; et comme ils étaient absolument secs, il ne pouvait y avoir aucune odeur de terre mouillée. Les chiens se conduisaient comme s'ils savaient qu'un pli du terrain leur offrait les meilleures chances de trouver de l'eau, et Houzeau a souvent été témoin de la même conduite chez d'autres animaux (1). »

J'ai moi-même observé fréquemment cette association d'idées entre les creux de terrain et la probabilité d'y trouver de l'eau, dans le cas des chiens *setter*, qui ont besoin de beaucoup d'eau quand ils sont en besogne ; et il est évident que les idées associées sont d'un caractère essentiellement générique.

Plus loin, M. Darwin écrit : « J'ai vu, comme d'autres l'ont vu, que lorsqu'un petit objet est jeté à terre loin de la portée de l'un des éléphants du Jardin zoologique, il souffle à travers sa trompe sur la terre au delà de l'objet, de façon que le souffle d'air retombant de tous les côtés puisse pousser l'objet à sa portée. Un ethnologue bien connu, M. Westropp, m'a encore appris qu'il avait observé à Vienne un ours établissant délibérément avec sa patte un courant dans une pièce d'eau qui était près des barreaux de sa cage, de façon à attirer à sa portée un morceau de pain flottant (2). »

Dans l'*Intelligence des Animaux* on pourra voir que ces observations sont confirmées d'une façon indépendante par des lettres que j'ai reçues de correspondants. Ces faits sont bien certains : ils impliquent une faculté de former des idées génériques d'un ordre élevé de complexité. En fait, elles ne sont pas dissemblables des idées génériques des chiens d'eau intelligents à l'égard des courants, idées qui amènent ces animaux à tenir compte de la force du courant, en suivant la direction opposée au flot, avant d'entrer dans l'eau. Les chiens accoutumés aux rivières où se fait sentir la marée, ou à la mer, acquièrent une

(1) *Descendance.*

(2) *Ibid.*